

portante, aimable, gracieuse... Ah! mon Dieu!... je savais bien que cela finirait par là... Voyez, miss Halcombe!... notre pauvre animal est enfin hors de peine!...

Le chien, effectivement, était mort. Il avait poussé un faible cri, une convulsion passagère avait agité ses membres, juste au moment où ces mots, "bien portante, gracieuse," s'échappaient des lèvres de la femme de charge. Le passage de la vie à la mort s'était accompli avec une soudaineté saisissante, — et la seconde d'après, nous n'avions plus en nos mains que le cadavre insensible du pauvre animal!...

Il est huit heures. Je viens de dîner en bas, toute seule, mais servie en grand appareil. Le soleil couchant promène ses lueurs d'incendie sur cette espèce d'océan d'arbres que je vois de ma fenêtre; et je reprends mon "Journal" uniquement pour tromper l'impatience que j'éprouve en ne voyant pas arriver nos voyageurs. D'après mes calculs, ils devraient déjà être ici. Quel silence, quel abandon, autour de ce grand château, enveloppé comme il l'est dans le calme somnolent de la soirée! Mon Dieu! combien s'écoulera-t-il encore de minutes avant celle où j'entendrai les roues de la voiture, et où je descendrai quatre à quatre pour me jeter dans les bras de Laura!

Et ce malheureux petit chien! je n'aurais pas voulu que ma première journée à Blackwater-Park fut ainsi marquée par une mort, — même par celle d'un pauvre chien vagabond.

Welmingham, — je vois, en relisant ces notes, que Welmingham est le nom de l'endroit habité par miss Catherick. J'ai encore en ma possession le billet par lequel elle répondait à la lettre que sir Percival m'obligea d'écrire au sujet de l'infortunée que cette femme a pour fille. Un de ces jours, si je trouve une occasion favorable, j'emporterai ce billet avec moi, par manière de présentation, et verrai ce que je puis tirer d'une entrevue

personnelle avec mistress Catherick.

Je ne comprends pas son désir de tenir sa visite ici cachée à sir Percival; et je ne suis pas convaincu, comme la femme de charge semble l'être, qu'Anne Catherick n'est pas, après tout, dans notre voisinage. Qu'aurait dit Walter Hartright de cette nouvelle complication? Malheureux et cher Hartright! déjà me font faute, et ses loyaux avis, et son aide toujours prête.

Bien certainement, j'ai entendu quelque chose... N'était-ce qu'un bruit de pas sur l'escalier?... Non! ce sont bien les fers des chevaux; je reconnais le bruit des roues...

II

(15 juin.) — Le tumulte de l'arrivée a eu le temps de se calmer. Deux jours entiers ont passé, depuis le retour de nos voyageurs; et cet intervalle a suffi pour organiser le mécanisme nouveau de l'existence que nous allons mener à Blackwater-Park. Je puis maintenant revenir à mon "Journal" avec quelques petites chances d'y noter comme d'ordinaire, à tête reposée les incidents qui en valent la peine.

Je puis bien commencer, je crois, par y consigner une remarque assez bizarre qui s'est présentée à mon esprit depuis le retour de Laura.

Lorsque, deux membres de la même famille ou deux amis intimes venant à se séparer, l'un d'eux voyage au dehors tandis que l'autre reste à la maison, le retour du parent ou de l'ami qui a couru les grandes routes semble toujours placer dans une condition désavantageuse, au moment de leur première réunion, celui qui n'a pas bougé. Le choc soudain des pensées et des habitudes nouvelles, activement acquises d'un côté, avec les idées et les coutumes d'autrefois, passivement conservées de l'autre, semble, au premier abord, gêner les sympathies de ceux-là

même qui s'aiment le mieux, et dresser entre eux, fort à l'improviste pour l'un et l'autre, et sans que l'un ou l'autre puisse y remédier, je ne sais quelle barrière qui change complètement leurs rapports et les fait étrangers l'un à l'autre.

Laura m'a retrouvée la même; mais à mes yeux, elle avait changé.

Changé d'aspect, et, sous un rapport, changé de caractère. Je ne saurais dire, en termes absolus, qu'elle a perdu de sa beauté: ce que je puis affirmer seulement, c'est que, pour "moi" elle est moins belle.

D'autres, qui ne la verraient ni avec mes yeux, ni avec mes souvenirs, la trouveraient peut-être mieux qu'elle n'était. Son teint est plus animé; il y a plus de netteté en même temps et plus de rondeur dans les lignes de son visage; sa taille, qu'on dirait plus solidement établie, a, dans tous ses mouvements, plus d'aisance et de sûreté que lorsqu'elle était jeune fille.

Le second changement, celui que j'ai remarqué dans son caractère, ne m'a point surpris, parce que j'y étais préparée par l'accent de ses lettres. Depuis son retour, je la trouve tout aussi peu disposée à entrer dans aucun détail au sujet de son existence conjugale qu'elle l'était auparavant, alors que, séparées, nous ne communiquions que par écrit. La première fois que, de loin, j'ai voulu préparer les voies pour amener la conversation sur ce terrain défendu, elle a posé sa main sur mes lèvres, avec un mouvement et un regard qui m'ont rappelé, d'une manière touchante, presque douloureuse, les jours de son enfance et l'heureux temps passé où il n'y avait pas de secrets entre nous.

— Toutes les fois que nous nous trouverons tête à tête, Marian, m'a-t-elle dit, nous serons bien plus heureuses, bien plus à l'aise l'une vis-à-vis de l'autre, si nous acceptons telle qu'elle est ma position de femme mariée, et si nous nous en

occupons le moins possible. Il n'est rien, chère aimée, que je ne vous dise de ce qui me concerne, continua-t-elle, défaisant et rattachant, par un mouvement nerveux, la boucle de ma ceinture, — si mes révélations pouvaient se limiter ainsi.

Mais il n'en est rien; elles m'amèneraient à des confidences sur le compte de mon mari; et puisque je suis mariée, je crois qu'il est mieux de les éviter, autant pour lui que pour vous, et pour moi-même. Je ne dis pas, remarquez-le bien, qu'elles vous feraient ou me feraient de la peine, et, pour tout au monde, je ne voudrais pas que vous eussiez une idée heureuse, mais, — j'ai tant besoin d'être heureuse, maintenant que je vous ai retrouvée, et j'ai tant besoin de vous voir heureuse à mes côtés... — Elle s'interrompit soudainement, et parcourut du regard mon petit boudoir, où nous étions installées.

— Ah! s'écria-t-elle, battant des mains avec un joyeux sourire, encore une vieille amie de retrouvée!... Votre bibliothèque, Marian, — votre chère petite bibliothèque en bois des Antilles, si violette et de mine si pauvre! — que je vous salue de l'avoir emportée de Limmeridge!... c'est comme ce grand parapluie d'homme, affreux et lourd, le compagnon de vos promenades intrépides!... Mais, par-dessus tout, c'est votre cher visage bohémien, cette figure brune, intelligente, dont les regards accoutumés me font tant de bien. Quand je suis ici, c'est comme si je me retrouvais chez nous!... Que pourrions-nous faire pour ajouter encore à cette douce illusion? Je placerais le portrait de mon père dans votre chambre, au lieu de le laisser dans la mienne; — je garderai, ici, tous mes petits trésors de Limmeridge; — et, entre ces quatre murs amis, nous passerons ensemble, tous les jours, de bonnes heures.

Oh! Marian! continua-t-elle, s'asseyant tout à coup à mes pieds, sur un tabouret, et levant sur moi des yeux expressifs,